

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 69 (1933)

Anhang: Supplément au no 17 de L'éducateur : 30e fasc. feuille 3 : 16.09.1933 : Société pédagogique de la Suisse romande : bulletin bibliographique

Autor: Commission pour le choix de lectures destinées à la jeunesse et aux bibliothèques scolaires et populaires

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Société pédagogique de la Suisse romande.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

*publié par la Commission pour le choix de lectures
destinées à la jeunesse et aux bibliothèques scolaires et populaires.*

Ouvrages destinés aux enfants au-dessous de 10 ans.

Amiral Bobby, par Georges Fröschel (trad. par Mlle H. G. Chopard). — Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. 12,5 × 19 cm. 208 pages. Illustré. Prix : broché 3 fr. 75.

La destinée de Bobby Croft et une raison d'Etat créèrent soudain ce petit galopin de faubourg grand amiral de la flotte anglaise et prince de Galles par surcroît ! Grâce à une ressemblance extraordinaire, il se trouva substitué pour quelques semaines au légitime héritier de la couronne. Et c'est en bel uniforme chamarré de décorations, chargé de titres et comblé d'honneurs qu'il s'en alla en mission officielle porter au jeune empereur de la Chine, à l'occasion de sa majorité de quinze ans, les présents et les félicitations de la reine d'Angleterre !

De cette situation naissent des aventures inattendues, des incidents les plus divertissants qui feront la joie des garçons de dix ans. G. A.

L'as de la route (Collection : « Contes et romans pour tous », série rouge et or), par Mlle J. Goublet. — Paris, Larousse, 12 × 18 cm. 230 pages. Prix : relié, 6 fr.

Trois jeunes garçons que l'adversité a réunis se jurent entr'aide et fidélité. Ils tiennent parole. Passent les années, dures pour les uns, plus heureuses pour Fred qui conquiert ses titres universitaires. Mais Gilles et Albert sont des braves qui, plus tard, après bien des vicissitudes et malgré les félonies d'un envieux, se feront un nom dans le monde des sports.

De doux visages de jeunes filles illuminent ce joli récit. G. A.

Ouvrages destinés aux enfants de 10 à 16 ans.

Cavalier de la Camargue (Biblioth. bleue), par Jean Rosmer et J. d'Entrevaux. — Paris, Hachette. 12 × 18,5 cm. 252 pages. Illustré de deux dessins. Prix : 9 fr. français.

Pour conserver aux siens le manoir ancestral, berceau des Montbélugue, le jeune universitaire, comte Amaury, s'engage dans l'action.

M. W. Brandt, décédé, est remplacé comme membre par M. R. Béguin, instituteur à Neuchâtel, et comme président par M. F. Jabas, à Court, J. B.

Le voilà « gardian » dans les vastes solitudes de Camargue. Il s'occupe de littérature provençale avec un félibre. Puis, au service d'un brasseur d'affaires américain, il devient « ranchmen » et chevauche dans l'Arizona. — Un jour, enfin, le destin le ramène — lui qui ne possédait rien, hors sa vaillance et sa jeunesse — en triomphateur sous le toit libéré de ses aïeux.

G. A.

Sur la piste blanche. (Collection « Bibliothèque Dimanche illustré »), par Jesse Templeton. — Paris, Hachette. 12 × 18 cm. 188 pages. Illustré. Prix : 3 fr. français.

Aux confins des déserts glacés du Canada-Nord, la vie est rude des trafiquants, chasseurs de fourrures ou prospecteurs. Les trappeurs, nomades par nécessité, échangent plus de coups de rifles que de poignées de main. Les haines y sont féroces, impitoyables les vengeances ; la justice y est sommaire. Mais les amitiés y sont indéfectibles ; les dévouements, lorsqu'ils se manifestent, confinent à l'héroïsme.

Ces pages offrent des traits d'énergie, d'endurance et d'admirables sacrifices.

G. A.

L'aiguille qui tue. (« Bibliothèque Dimanche illustré »), par Henry Cauvain. — Paris, Hachette. 12 × 18 cm. 198 pages. Illustré. Prix : 3 fr. français.

Un jeune névrosé, Maximilien Heller, vit en reclus, maudissant le monde et les hommes. Mais la Providence vient jeter sur sa route un malheureux à consoler, un innocent à arracher au bourreau. Son cœur s'attendrit de pitié. Il sauvera cet homme. — Un intérêt noble, élevé, puissant donne maintenant à la vie de ce misanthrope une direction et un but.

G. A.

La cocarde blanche. (Collection « Contes et romans pour tous », série beige et or), par Arnould Galopin. — Paris, Larousse, 12 × 18 cm. 250 pages. Prix : relié, 6 fr. français.

Au temps des guerres de Vendée, bleus et chouans rivalisent d'audace et de courage ; et c'est l'épopée terrible faite d'espionnage, d'embuscades et de massacres. Un jeune pêcheur breton, Yan, presque un enfant, est entraîné malgré lui dans la formidable tourmente. Associé aux périlleux exploits de Cadoudal, il finit par se passionner pour la cause des blancs. Mais les chefs vendéens tombent l'un après l'autre. Cadoudal mort, la chouannerie s'effondre et Yan s'en ira vers sa destinée. Drame émouvant qui intéressera certes les lecteurs au-dessus de quinze ans, car les acteurs réels ou imaginaires ont du caractère et du relief.

G. A.

La fille du capitaine. (Collection « Contes et romans pour tous », série beige et or), par A. S. Pouchkine. — Paris, Larousse. 12 × 18 cm. 236 pages. Prix : relié, 6 fr. français.

Piotr Andréievitch Grineff, officier de la grande Catherine, tient garnison dans un fort isolé de l'Oural. Attaqué par les bandes pillardes et rebelles du cosaque Pougatcheff, il met maintes fois en péril son honneur et sa vie pour délivrer sa fiancée et protéger sa propre famille. Un traître l'accuse ; Piotr est mis aux fers. Maria Ivanovna intercède auprès de l'impératrice. Un rescrit de Catherine réhabilite l'officier et l'anoblit.

Ce roman de Pouchkine (1799-1837) passe pour un chef-d'œuvre de la littérature russe.

G. A.

Histoire du véritable Gribouille, par George Sand. — Paris, Hachette
« Bibl. Blanche. » 125 pages. Illustré, vignettes par Maurice Sand.
Prix : cartonné, 8 fr. français.

Conte charmant à péripéties palpitantes, écrit par une femme au cœur aimant. Le modèle de Gribouille qui préfère la bêtise apparente à la méchanceté réelle n'est peut-être pas celui qu'imiteraient volontiers les enfants du siècle. Mais qui sait, après tout ?... Il y a peut-être plus qu'on ne croit de bonshommes et de bouts de femmes qui s'engageraient sur les voies de la bonté et du dévouement si on leur en montrait le chemin avec tant d'esprit et de bonne grâce. Remercions la bonne dame de Nohant de s'y être employée dans cet original récit et la maison Hachette d'avoir aidé à la réhabilitation de Gribouille l'hurluberlu.
L. H.

La Chanson de l'infante, par Jean Rosmer. — Paris, Gautier Languerau. « Bibl. de Suzette. » 127 pages. Illustré par Maurice Berty.
Prix : broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. 50 français.

L'histoire romanesque de l'infante Maria-Thérèse et de sa sœur jumelle Maria-Pia ravira les fillettes de dix à douze ans. Vivement contée, dans un style aisé et simple, elle contient une belle leçon de modestie et d'altruisme, que la finesse des jeunes lectrices ne manquera pas de saisir. — Comment l'escapade étourdie d'une altesse royale qui s'ennuie la conduit malgré elle à partager la vie de nomades et de criminels, à retrouver une sœur perdue et à prendre en pitié les malheureux, c'est ce qu'elles apprendront sans reprendre souffle jusqu'à la dernière ligne, tant l'histoire va son train alerte jusqu'au bout. Joli livre à introduire dans les bibliothèques scolaires.
L. H.

Ouvrages destinés à l'adolescence et aux Bibliothèques populaires.

A. Genre narratif.

Un gentilhomme, par Jules Vallès. — Paris. Librairie Gallimard. Nouvelle Revue française. In-16. 220 pages. Prix : 12 fr. français.

Sombre tragédie de l'amour maternel poussé au fanatisme. Pour restituer à son fils la position sociale qu'elle lui croit due en sa qualité d'ultime rejeton d'une noble famille (encore qu'il ne soit peut-être qu'un bâtard), la comtesse de Sérac n'hésite pas à empoisonner sa belle-mère qu'elle hait et qui le lui rend bien, à faire souffrir son fils qu'elle adore et à livrer, dans un infâme guet-apens, la jeune fiancée, sa cousine, qu'il aime comme il en est aimé, à la bestialité d'un monstre, d'un dément recueilli par le curé. Louise, la victime, se tue de désespoir, le fils abat sa mère d'un coup de fusil au moment où la foule veut la lyncher.

Un drame antique, vous dis-je, dont aucun des héros ne parvient à mourir de sa belle mort. Lecture peu réconfortante, malgré de lumineuses pages à la gloire de la vie rustique.
L. H.

Mademoiselle de Boisdaphin, par Roger Chauviré. — Paris, Flammarion. In-16. 283 pages. Prix : 12 fr. net.

C'est un roman hors pair que *Mademoiselle de Boisdaphin* et qui a grandement mérité la distinction dont il vient d'être honoré. La dédi-

cace, déjà, en est sérieuse et fervente. « A ma femme-vendéenne », on ne saurait mettre avec plus de simplicité l'accent sur les raisons de l'œuvre.

Quelle admirable personnalité que cette Marie, dernière floraison d'une race épuisée aux prises avec les appétits des hommes du jour ! La fortune héréditaire s'est effondrée à son insu. Les mâles y ont pris peine ; le père insouciant et fastueux, le frère mort à la guerre. Les dettes contractées à tort et à travers à des taux usuraires achèvent de saigner le fief. Un voisin, un ami plébéien de grande envergure, que l'industrie a enrichi sans mesure, impérieux et dur parce qu'il a tout asservi sous sa loi, s'évertue à retarder l'agonie. Par malheur, il s'éprend d'une passion désespérée pour Marie. Elle a vingt-trois ans, lui soixante. Jamais rien n'a résisté à sa volonté. Marie pliera comme tout a plié. La protestation de la pudeur, la pureté de cette jeune fille saine et droite sont poignantes autant que la sincérité du vieillard. Il veut l'épouser. Elle refuse avec dégoût. Quand elle y consent in-extremis, il meurt précipité à l'attaque par l'intervention de ses enfants appelés en hâte par les usuriers qui s'arrachent les dépouilles de la victime. Orgueilleuse jusqu'au sublime, la jeune fille et son vieux père iront vivre dans la mesure léguée à Marie par une vieille guérisseuse. Mlle de Boisdauphin y pratiquera les secrets de la mère Pesse.

Roman grave, mais non déprimant et de première valeur par le style, la puissance psychologique et la tenue morale. L. H.

Les Gardiennes, par Ernest Pérochon. — Paris, Plon. In-16. 253 pages. Prix : relié, 3 fr. 50.

Dans le roman contemporain l'œuvre de E. Pérochon tient une place à part. La simplicité, la justesse de ton, la psychologie profonde, la vision nette des réalités font de tous ces drames paysans d'émouvantes histoires vécues. L'auteur, semble-t-il, y a son rôle d'observateur sympathique et compréhensif. *Les Gardiennes* c'est l'histoire d'un quelconque village français pendant la guerre, quand les femmes laissées au foyer durent se substituer bon gré mal gré aux maris, aux pères, aux frères pour permettre aux combattants de durer et ne pas laisser périr la terre avec l'homme qu'elle nourrissait. La vaillance de « La Misangère » et aussi sa dureté et son injustice, rançons de sa volonté toute tendue à la garde de « la maison » ; l'abnégation de la simple et noble Francine, la pupille de l'assistance qui trouvera son bonheur dans l'enfant sans père, puisque le fils de la Misangère l'abandonne, trompé par sa mère ; l'admirable effort de toutes ces paysannes menant, comme leurs compagnons, la guerre dont tous les héros ne furent pas sur les champs de bataille, les défaillantes comme la belle Solange, autant d'aspects saisissants de l'épopée. Terrible secousse, mais qui exalta si fort l'humanité qu'elle para de l'auréole de vertu l'accomplissement des plus humbles besognes. C'est ce que fait revivre E. Pérochon dans ce beau livre. L. H.

L'Appel des sommets, par Edouard Wyss. — Neuchâtel, Victor Attinger. In-8°. 282 pages. Illustré. Prix : broché, 4 fr. 50, relié 7 francs.

La jeunesse est, aujourd'hui, férue de sports ; nombre d'adolescents s'intéressent davantage aux exploits des athlètes qu'aux

méditations des penseurs ou aux recherches des savants. Peut-être oublient-ils que, dans le développement harmonieux de l'individu, l'âme et l'esprit réclament leur juste part. L'alpinisme est, à cet égard, un sport de grande valeur, car il ne vise pas seulement l'exercice musculaire, mais fait appel au sang-froid, à l'esprit de décision, à l'endurance, au courage. De plus, les spectacles grandioses qu'offre la montagne sont de nature à élever l'âme au-dessus des préoccupations ordinaires de la vie ; l'air pur des hauteurs opère sur elle à l'égal d'un bain tonique et vivifiant.

Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit à lire de beau livre de Edouard Wyss : *L'Appel des sommets* dont les nombreux récits d'ascensions captiveront les lecteurs. R. B.

Au delà des cimes, par Edouard Wyss. — Neuchâtel, Victor Attinger. In-8°. 195 pages. Illustré. Prix : broché, 3 fr. 50, relié 6 fr.

Au delà des cimes fait suite à *L'Appel des sommets*. Nous y retrouvons la passion de l'auteur pour ses chères montagnes. La sereine beauté de l'Alpe le console de bien des spectacles affligeants offerts par la société.

Il conduit le lecteur des aiguilles aiguës de la chaîne du mont Blanc au Cervin et clôt la série de ses ascensions dans les Dolomites, champ d'élection des varappeurs.

L'écueil, pour l'auteur de tels récits, est la monotonie ; rien de tel chez Edouard Wyss. Quoique alpiniste de première force, il ne cherche pas à éblouir par ses exploits, mais s'attache à marquer l'individualité de chaque cime. Conteur alerte, humoristique souvent, il se lit avec plaisir. R. B.

La Croix du Cervin, par Charles Gos. — Neuchâtel, Victor Attinger. In-8°. 189 pages. Prix : broché, 3 fr. 50 ; relié 6 fr.

La Croix du Cervin est la plus importante des huit nouvelles contenues dans le volume. Elle fut, il y a quelques années, transportée à l'écran et y obtint un légitime succès.

Huit nouvelles, huit drames en raccourci dont les péripéties se déroulent dans une nature admirable. Que l'auteur décrive l'état d'âme d'un guide réduit à couper la corde qui le lie à son touriste mort, ou l'hallucinante ronde de deux voyageurs perdus dans le brouillard en plein glacier, ou encore les recherches passionnées d'une pauvre folle dont le mari a disparu en montagne, il le fait avec un égal souci du détail pris sur le vif, ce qui imprime à son œuvre un cachet particulier et lui donne le goût du terroir. R. B.

L'Amour camarade, par Maurice Bedel. — Paris, Flammarion. In-16. 248 pages. Prix : 12 fr. français.

Voici un titre qui, d'emblée, pourrait suggérer toutes sortes de préventions, même chez les personnes les mieux intentionnées. Qu'elles n'aient aucune crainte de se méprendre et si elles sont éprises d'anecdotisme, elles trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire abondamment. Ce n'est du reste pas un roman, mais une étude rétrospective, à bâtons rompus, des fréquentations d'autrefois et de celles d'aujourd'hui, et nulle part ailleurs l'auteur ne s'est avéré aussi spirituel que dans ces récits vécus ou tirés de son imagination. Tels de ses chapitres, comme « Ma cousine Cloche » et « La chemise de laine »,

ont toute la teneur de nouvelles franchement délicieuses. La société moderne n'a pas de secrets pour M. Bedel ; il la considère avec un optimisme qui n'a rien d'exagéré et se fait cette opinion concluante : dans l'état chaotique des idées et des mœurs où se débat le monde civilisé, il appartient aux jeunes filles et aux jeunes hommes de mettre les choses en ordre, de maintenir dans le couple humain cette harmonie de sentiments, cet accord de pensées, ce sens de la durée sans quoi l'humanité retournerait naturellement aux pratiques assez funestes de l'âge de la pierre polie.

F. J.

Vent du Nord, par H. Davignon. — Paris, Plon. In-16. 253 pages.
Prix : 12 fr. français.

Pour beaucoup d'entre les hommes, et surtout à cette époque agitée, il vient un moment où tout leur pèse dans l'existence qu'ils ont menée jusque-là. Que pour eux une contrariété, un simple dépit surviennent, alors le découragement et l'ennui s'insinuent dans leur cœur. Il en résulte un besoin irrésistible de départ, d'évasion, de vie nouvelle. Ils aspirent à d'autres cieux, veulent connaître d'autres mœurs, éprouver de ces sentiments profonds et violents qui sont secrètement l'idéal longtemps désiré de ceux dont la vie a été trop favorablement ordonnée. C'est là toute l'histoire de Paul Hamelin. Sa femme étant morte, ses filles bien établies, ce brillant avocat de cinquante ans, sous un prétexte d'affaire, quitte la Belgique pour rejoindre en Afrique Marianne de Tamar, une jeune femme très noble et très belle conquise par les charmes de l'Orient. Pendant les deux mois qu'il s'est accordés, il vit une vie nouvelle, ardente et de son grand rêve, il tente au moins de ramener Marianne en Belgique avec lui. C'est vainement. Cette fille du soleil ne saurait plus supporter le vent du nord. Hamelin regagne seul son pays, sa profession, ses enfants, heureux de retrouver un foyer — il épousera une cousine sérieuse, aimante, maternelle — et sa situation dans le monde. — Ce roman n'a pas été précisément écrit pour les jeunes filles, quoique, toutefois, son héros n'ait rien d'un « immoraliste ».

F. J.

Perruches des Antilles, par Jean Jego. — Paris, Fayard et Cie. In-16.
251 pages. Prix : 12 fr. français.

Comme le dernier roman de Pierre Benoît avec lequel il a certaine analogie, celui-ci nous transporte à Fort-de-France où la famille Théodule est l'une des plus en vue de la haute société. C'est dans ce milieu qu'on surnomme Perruches des Antilles les deux filles Théodule : Églantine — Lily — et Angélique, appelée familièrement Niquette. Lily est une pure merveille ; elle a la réputation d'être la plus jolie fille de la ville ; si quelques-unes peuvent lui être comparées, aucune ne la surpasse. Aussi les admirateurs ne manquent-ils pas. L'un des plus épris est l'officier d'aviation Maxime Guéheneuc, retenu dans l'île à la suite d'un accident dû à une panne de moteur. Pour le supplanter, un Lucien de Servières, que l'on dit très riche, mais dont la fortune est suspecte, ourdit une intrigue qui force le jeune officier à rentrer, plus tôt que ne l'exige son service, dans sa Bretagne aimée. Il y retrouve sa cousine Yvonne, orpheline élevée par sa propre mère et qui la lui avait souhaitée pour épouse ; il la retrouve hésitante pour la bonne raison. Un jour il apprend que Lily est libre et l'aime toujours ;

il retourne en hâte à la Martinique, mais Lily a été emportée, peu avant son arrivée, par une pneumonie foudroyante. Vaincu et désabusé il revient au pays ; Yvonne, sachant l'obstacle disparu, consent à lui donner son cœur et à unir sa vie à la sienne. — Encore un roman qui fera les délices des jeunes filles.

F. J.

Le sol, par Frédéric Lefèvre. — Paris, Flammarion. In-8°. 245 pages. Prix : 12 fr. français.

La famille Guionnet se cramponne encore dans un hameau de la Haute-Savoie, un de ceux qui se meurent, et dont les cousines de Paris, pendant de brèves vacances, goûtent le sauvage abandon. Le père, un placide, un silencieux gratte-sillon, la mère, nature plus fine, plus sensible, qui se résigne mal à la solitude, le fils aîné, plus attaché à la montagne qu'aux travaux des champs, qu'il délaisse pendant quatre mois de l'année pour garder le troupeau de la commune sur l'alpage, sont encore fortement enracinés ; mais la fille, mariée à la plaine, ne remonte que de temps à autre pour prêter une main secourable pendant les gros travaux, tandis que le cadet, que hante l'envie d'une existence meilleure, compte sur son métier de charpentier pour s'échapper... Mais le vieil instinct paysan qu'il croyait endormi s'est levé du fond de son cœur, le jour où l'on a rapporté mourant, le frère qu'un taureau avait piétiné. Les parents sont vieux ; on ne peut laisser les terres en friche. Il prend sans hésiter la décision qui lui ravit la liberté, il sacrifie les espérances qu'il a nourries depuis son enfance. Le voilà rattaché au sol, malgré lui, avec un amour impossible pour la jolie cousine, solitaire entre son père et sa mère, n'ayant pour toute distraction que la chasse ou le braconnage. Si simples que soient les faits, le drame n'en est pas moins profond. L'auteur a su le laisser sourdre au travers d'un style bref, sans recherche apparente, à peine teinté de rusticité mais plein de saveur.

L. P.

Scènes de la vie d'un propre à rien, par Eichendorff. « Collection bilingue des classiques étrangers ». Texte traduit et présenté par Paul Sucher, professeur au Lycée Voltaire. — Paris, Fernand Aubier. In-8°. 120 pages de texte et 120 pages de traduction. Prix : 15 fr. français.

Libre au critique de préférer les drames, les comédies ou d'autres nouvelles d'Eichendorff ; le public a depuis longtemps fait son choix : ce fragment d'autobiographie romancée reste son chef-d'œuvre le plus goûté. Evidemment, il a jeté le voile de la fantaisie sur les faits ; mais il est aisé de le retrouver dans le personnage du fils de meunier, le « propre à rien », qui fuit le toit paternel et que la « wanderlust » entraîne jusqu'à Rome. Le goût de la vie errante, des aventures est la thèse principale de la nouvelle ; il y circule une gaîté, un humour où le lecteur français se trouve à l'aise. Ainsi s'explique encore mieux le choix de la société des éditions bilingues.

La traduction de Paul Sucher, mise en regard du texte, est un modèle parfait où le redressement qu'exige la syntaxe française s'allie à la plus grande exactitude et où l'équivalence des intentions de style s'établit partout, sans défaillance.

A recommander pour nos bibliothèques scolaires et populaires, où les amateurs de linguistique seront heureux de le trouver et d'en tirer parti.

L. P.

B. Géographie.

Anthinea, par Charles Maurras. — Paris, E. Flammarion. In-16. 282 pages. Prix : 12 fr. français.

La dédicace : « A M. Gustave Janicot, directeur de la *Gazette de France*, qui, ayant envoyé en Grèce l'auteur de ce livre, vit aller et venir le visage d'un homme heureux ». A notre tour de l'être par cet ouvrage amplement documenté, qui se lit comme un roman quoique étant plutôt d'un archéologue averti doublé d'un poète amoureux des beautés naturelles. Nous ne pourrions trouver meilleur cicerone pour nous accompagner à Athènes (Anthinea, ville des fleurs), à l'Acropole, au Parthénon, et nous partageons son indignation en apprenant que lord Elgin, ambassadeur de l'Angleterre auprès de la Sublime Porte, obtint en 1801 un firman qui l'autorisait à faire de la célèbre cité sa proie. Pendant deux ans entiers, la pillerie fut déchaînée. Le Parthénon, déjà meurtri par une bombe vénitienne lancée en 1687 par un capitaine allemand de l'escadre de Morosini, perdit alors le principal de sa décoration. Les marbres des frontons, la frise intacte, les métopes furent descellés ou même arrachés, puis embarqués pour Londres...

Il y a dans ce beau livre bien des pages qui feraient bonne figure dans les anthologies ; il en est une toutefois que dépare cette phrase que M. Maurras eût pu se dispenser d'écrire : « Marthe dut conspirer pour ce réveil de l'esprit juif et l'impur délire biblique que nous appelons ironiquement la Réforme. »

F. J.

Nous, à qui rien n'appartient. Voyage au pays Khmer, par Guy de Pourtalès. Paris, Flammarion. In-8°. 277 pages. Prix : 12 fr. français.

Magie du dépaysement ou magie du style... C'est plus qu'un voyage ; c'est un chevauchement fabuleux dans la mystique assoupie, rayonnante et fatale du Bouddha à l'hermétique sourire. Dès la première relâche, à Colombo, le visage métaphysique de ce Dieu-Monde qui exprime la béatitude du néant, domine et épand son charme amollissant. Partout où l'auteur nous entraîne, à Saïgon, à Pnom-Penk, à Angkor, à Bangkok, à Penang,... nous retrouvons l'écho de l'enseignement de Çakyamouni : « En parfaite joie nous vivons, nous, à qui rien n'appartient ».

Le contraste entre le rêve infini et les pesantes réalités, entre le détachement rassasié et la richesse exubérante de la nature donne à ce récit de voyage une saveur toute particulière. Mieux que dans le « Pèlerin d'Angkor », de Loti ; mieux que dans « L'Extrême-Orient », de Chauvelot, le visage émerveillé de l'Asie laisse transparaître son âme.

Ce beau livre fera le plus grand plaisir à tous ceux qui sont revenus de Paris avec une vision schématique d'Angkor.

L. P.